
L'Ecole et l'Instituteur. La réforme de l'enseignement primaire d'après les livres récents.

Numéro d'inventaire : 1979.24478

Auteur(s) : Marius-Ary Leblond

Type de document : article

Éditeur : Revue universelle

Période de création : 1er quart 20e siècle

Date de création : 1900 (vers)

Description : 4 feuilles. Déchirures sur les bords et à la pliure.

Mesures : hauteur : 311 mm ; largeur : 238 mm

Notes : Article incomplet.

Mots-clés : Etudes, statistiques, enquêtes relatives au système éducatif

Filière : École primaire élémentaire

Niveau : Élémentaire

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 8

Commentaire pagination : De 1040 à 1044 et de 1063 à 1064

Mention d'illustration

ill.

le dépôt des pièces anatomiques. La salle de repos se trouve au-dessous de la salle d'autopsie; elle est munie d'un monte-corps hydraulique.

Près de la salle d'autopsie se trouve un petit musée, trois petits laboratoires et le logement du garçon d'amphithéâtre. Dans les sous-sols, sont les cages pour les animaux d'étude, le four où sont brûlés les objets de pansements contaminés.

De notables améliorations ont été introduites dans le logement du personnel. Un assez grand nombre d'infirmières ont une chambre à elles; celles qui sont logées en commun ont un dortoir bien supérieur comme confortable à ceux des anciens hôpitaux.

En résumé, le nouvel hôpital Trousseau réalise de très grands progrès au point de vue de l'hygiène hospitalière; le principal reproche qu'on peut lui faire est de ne pas contenir assez de lits. Nous croyons savoir que des agrandissements ont été décidés, au moins en principe, et que l'Assistance publique a l'intention d'acquiescer des immeubles et des terrains voisins, pour y aménager des services de convalescents.

M. AGUINET,
Interne de l'hôpital Trousseau.

L'École et l'Instituteur.

La réforme de l'enseignement primaire,
d'après les livres récents (1).

d'après la signature de XIX^e

PENDANT l'Exposition, au moment où l'on faisait le bilan du siècle, s'est réunie sous la présidence de M. Alexandre Ribot une commission parlementaire d'enquête sur la situation actuelle de l'enseignement en France. Elle a cité devant elle les spécialistes et les publicistes de compétence spéciale. Entre toutes, il faut retenir la déposition de M. Henry Bérenger, qui avait déjà publié les plus remarquables études sur ce que

l'on pourrait appeler la sociologie pédagogique (1), parce qu'elle pose, avec la vigueur de netteté et la hardiesse logique particulières à M. Bérenger que tout le mal de l'enseignement secondaire — dont on s'était trop exclusivement préoccupé — a ses raisons profondes et persistantes dans la conception et l'organisation de l'enseignement primaire. Les parlementaires et les universitaires appartenant en majorité à la bourgeoisie sont portés à n'accorder leur attention et leurs soucis qu'aux établissements où ils furent élevés et où leurs fils le sont; ils ne remarquent point, n'y étant jamais entrés, sauf aux heures « solennelles », que les innombrables écoles primaires dont les façades crépies à la chaux éblouissent le passant des rues, sont vides de toute âme et désertées des bonnes volontés qui font l'avenir. Pour d'analogues raisons, les romanciers étant presque tous de condition bourgeoise et s'adressant à un public bourgeois, signalent avec une éloquence complaisante les vices de l'éducation des lycées dont ils souffrirent, mais ne semblent même point se douter qu'un bien plus grand nombre de petits Français pâtissent de l'organisation contemporaine de l'enseignement primaire, et que cela importe davantage, parce que l'avenir de la nation procède plutôt des écoles que des lycées. Il n'y aura guère pour savoir pénétrer jusque dans les salles d'école des villages et les dortoirs des institutrices, que les satiristes aiguillonnés par la malice de tout critiquer, et cette autre sorte de satiristes appelés « utopistes », que la vision aigüe des injustices d'un siècle persuade de construire les Théâtres de l'avenir sur un plan diamétralement opposé à ceux des institutions existantes, et forcés à détruire avant de reconstruire.

Ainsi s'explique que des êtres généreux comme M. Jean Aicard ou M. Octave Mirbeau, fascinés par leurs souvenirs douloureux, aient négligé d'analyser l'éveil des mentalités chez les petits paysans et que — parmi tant d'autres — M. Émile Pouillon ait monographié avec une minutie sympathique l'existence d'un Jean-de-Jeanne sans prendre garde à l'importance que les heures de présence scolaire devaient prendre dans la vie d'un bâtard orphelin. Ainsi il manqua l'excellente occasion de faire pour le milieu qu'il étudiait avec des arrière-idées de moraliste ce que Dumas fils a réalisé dans l'histoire du petit bâtard Clémenceau pour le milieu où il avait vécu. Un drame passionnant pour des lecteurs de mentalité latine eût été la naissance de l'intelligence et du jugement chez un tel être abandonné de tous, et l'on n'eût jamais aussi délicatement vu de quelle efficacité maternelle peut bien être un enseignement qui, depuis la laïcisation, doit se proposer la formation morale et le développement sentimental de l'enfance. À la suite de M. Pouillon, tous ceux qui « peignent » l'enfance en observent seulement le pittoresque qui prête à plus de satisfaction artistique. Le roman social a beau ramifier son réseau, il ne touche point encore le village : nous attendons le Balzac de notre démocratie; il nous manque même des Erckmann-Chatrian de la troisième République. Les instituteurs qui écrivent des romans se sont bornés à une très juste mais trop exclusive défense de leurs intérêts ou laissé distraire par de juvéniles intrigues sentimentales, et on voit à lire l'intelligente *Anthologie des instituteurs poètes* que recueillirent MM. Besson et Abadie, que ceux-là n'ont pas davantage dit l'intérêt multiple, même le charme de l'enfance : on n'y trouve que chants d'amour et verdure printanière, et les titres de leurs volumes semblent empruntés aux enseignes villageoises des hôtelleries dominicales. Ce sont les Willy, que leur antipathie du régime moderne incite à écrire sur ce sujet; ou ce sont les Zola, qui, à l'instar des Fénelon et des Rousseau, saisissent l'occasion d'opposer aux entravantes institutions qu'ils abhorrent le tableau délicieux d'une humanité affranchie.

(1)

Littérature.

ABADIE et BESSON, *Anthologie des instituteurs poètes* (Bibliothèque de l'Association).
ADAM (Paul), *Les Images sentimentales* (Ollendorff).
BATAILLU (Frédéric), *Anthologie de l'enfance. — Les Fables de l'école et de la jeunesse* (Lemerre).
BÉRENGER (Henry), *La Proie* (Colin).
CABIT (Étienne), *L'Éclair*.
DESCAVES et DONNAY, *La Clairière* (éd. de la *Revue blanche*).
ERCKMANN-CHATRIAN, *Histoire d'un sous-maître* (Hetzel).
FRANCE (Abatole), *Le Livre de mon ami. — Le Crime de Sylvestre Bonnard. — Pierre Nozière* (Calmann-Lévy).
FRAPIÉ (Léon), *L'Institutrice de province* (roman) [Fasquelle].
LAVERGNE (Antonin), *Jean Coste ou l'Instituteur de village* (Cahiers de quinzaine).
MANUEL (Eugène), *Poésies de l'école et du foyer* (E. Lévy).
MIRBEAU (Octave), *Sébastien Roch* [Fasquelle].
MORCHON, *Le Collège en plein air*.
RODENBACH (Georges), *Le Rouet des brumes* (Ollendorff).
ROSNY (J. H.), *Le Bilatéral* (Savine). — *Marc Fane. — Une Rupture* (Pion).
VALLES (Jules), *Jacques Vingtras* [Fasquelle].
WILLY, *Claudine à l'école* (Ollendorff).
ZOLA (Émile), *Travail* [Fasquelle].

Sociologie.

BÉRENGER (Henry), *La Conscience nationale* (Colin).
BOURGET (Paul), *Outremer* (Lemerre).
DEMOULINS, *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons?* (Firmin-Didot).
DIVERS, *Le Proletariat industriel* (édition de la *Revue blanche*).
LA SIZERANNE (Robert de), *L'Esthétique de l'enfance* (*Revue des Deux Mondes*, juillet 1901).

Médecine.

D^r MAURICE DE FLEURY, *Le Corps et l'âme de l'enfant* (Colin).

Pédagogie.

JOST, *Annuaire de l'Enseignement primaire* (1901) [Colin].
BERTRAND (Alexis), *L'Éducation intégrale*.
BOURGOIS (Léon), *L'Enseignement et la démocratie* (Cornély).
DIDON (R. P.), *L'Éducation présente*.
FOUILLÉE (Alfred), *La Réforme de l'enseignement* (Colin).

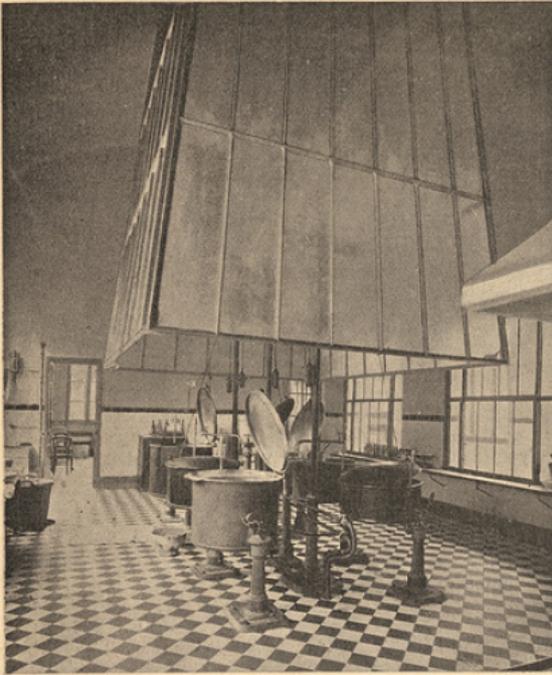
Divers.

GUYAU (Jean-Marie), *Éducation et Hérité* (Alean).
LACOMBE (Paul), *Esquisses d'un enseignement*.
PÉCAUT (Élie), *Œuvres diverses* (Hachette).
PÉRIÉ (Raphaël), *L'École du citoyen* (Gédalge).
PETIT (Édouard), *Chez les Étudiants populaires* (Cornély).
VAULIN (Noël), *Les Mémoires d'un instituteur français* (Picard et Kaan).

Revue.

Après l'école (Cornély). — *Manuel général* (Hachette). — *Le Volume* (Colin).

(1) *Le Proletariat intellectuel et la Crise de l'enseignement populaire* réunis dans la *Conscience nationale*.



La cuisine, avec fourneaux à vapeur.

Quittons les services de médecine et de chirurgie générales et visitons un à un les pavillons spéciaux. La crèche, ou pavillon des nouveau-nés est divisée en deux parties. Près de l'entrée, sont, de chaque côté, deux chambres permettant chacune d'hospitaliser une mère avec l'enfant qu'elle nourrit au sein; plus loin, la salle commune des enfants élevés au biberon, qui contient actuellement douze berceaux. Pour donner une idée de l'insuffisance vraiment extrême du nombre des berceaux, disons que chaque jour il se présente environ une dizaine de mères avec des enfants dont l'état nécessite l'admission. Ces bébés restant en traitement pendant une durée de une à trois semaines en moyenne, on voit quelle accumulation il faudrait en faire si on les recevait tous. On se résigne d'abord à mettre des lits supplémentaires; résultat : un encombrement très préjudiciable à la foule des nouveau-nés, entassés dans un étroit espace où ils n'ont pas la quantité d'air voulue à respirer; surmenage du personnel, qui, comme les dimensions de la salle, reste une quantité constante. Faute d'espace et de berceaux, il arrive qu'en certains jours il est impossible de recevoir aucun malade; force est de les transporter dans les deux autres hôpitaux d'enfants, moins encombrés que Trousseau; si ces hôpitaux sont pleins, il n'y a plus rien à faire, qu'à refuser les entrées. En résumé, la crèche est beaucoup trop petite, quoique le plan sur lequel elle est construite soit excellent.

Le service des douteux est, comme il convient, divisé entièrement en boxes, en tout au nombre de seize. A l'ancien Trousseau, il y avait deux pavillons de douteux, un pour les « douteux simples »,

c'est-à-dire les enfants suspects de rougeole, scarlatine, coqueluche, et un pour les douteux diphtériques; l'abandon de cette division pour le nouvel hôpital est peut-être regrettable.

Plus loin que le pavillon des douteux, on aperçoit une longue galerie vitrée; deux autres galeries plus petites sont perpendiculairement placées à chaque extrémité de la grande. L'ensemble présente assez la forme d'un H majuscule. A chaque extrémité de l'H est construit un pavillon. De ces pavillons au nombre de quatre par conséquent, l'un; destiné aux rougeoleux, est tout entier divisé en boxes, ce qui est légitime; le second contient les coquelucheux; l'absence totale de boxes y rend impossible l'isolement des coqueluches compliquées; les deux derniers abritent les scarlatineux; là aussi, absence de boxes; les scarlatines compliquées de diphtérie, par exemple, ne peuvent être isolées. Un cinquième pavillon s'élève au centre de la galerie transversale. Il est réservé au personnel des contagieux. Nous avons insisté sur la description de ces pavillons. On peut se demander, en effet, dans quel but ils ont été reliés par des galeries vitrées. Pourquoi faire communiquer des salles de contagieux qu'on prend tant de soin d'isoler à la consultation? L'idée de réserver un pavillon central au personnel qui soigne les contagieux est à approuver; à une condition toutefois, c'est que l'isolement soit réel, et qu'on veille scrupuleusement à ce que les infirmières n'aillent point occuper d'autre logement dans l'hôpital.

Le service de la diphtérie, est divisé partiellement en boxes réservés aux cas compliqués. Une belle salle d'opération située au premier étage permet de pratiquer dans de très bonnes conditions les tubages et les trachéotomies. Mais ce pavillon est trop éloigné de la salle de garde des internes en médecine, étant donnée l'urgence absolue des interventions nécessitées par le croup; de plus, le nombre des lits est assez restreint, et l'encombrement par les brancards supplémentaires presque constant.

Enfin, le service des décès possède une sortie sur la rue, une salle d'attente, une salle d'exposition, une salle de reconnaissance et une salle de mise en bière.

La salle d'autopsie contient trois tables fixes, des lavabos avec eau chaude et eau froide, une série de cuves pour



Les boxes des contagieux, à la consultation.

Ce qui laisse certainement le moins à désirer dans l'organisation actuelle, c'est l'ordonnance hygiénique des établissements qu'on a même pu, sans trop d'emphase, appeler « les palais scolaires ». Par économie, de nombreux villages, voire de grandes villes ont néanmoins utilisé en salles d'école de vieux bâtiments, mal éclairés et mal aérés, antiques casernes ou vétustes couvents, tels que nous en décrit Paul Arène, où le petit méridional Jean des Figues, sevré de soleil et de paysages, est réduit à se passionner de ce qui est peint d'idyllique nature au paravent de l'instituteur. « Qui définira, dit M. Frapié, l'odeur des classes?... l'odeur moisie que rien ne peut chasser? N'y a-t-il pas là une odeur de choses qui n'ont jamais vécu et qui pourtant, sont mortes? » Et les divers locaux où l'on ballotte son institutrice n'offrent que portes disjointes, pièces immenses et glaciales, telles que de prison, « froideur et ignominie du mobilier scolaire pauvre et sombrement crasseux ». Aussi les romanciers dont l'impression est avant tout visuelle attachent-ils de l'importance à réclamer l'espace, la lumière et une sobre et coquette décoration des murs. Dès après 1870, Mouchon (1), dans un roman idyllique qui procède de Bernardin par les phalanstériens et qui est une proluxe mais aimable *Icarie* pédagogique, promène son principal personnage par les salles spacieuses d'un petit palais élégant, œuvre d'art et de nature. Il l'a érigé dans la pleine campagne, laquelle est un beau parc pour l'éducation, parce que, disciple de Rousseau, il veut l'éducation par la nature et les paysages environnant l'école. Il ne faut point aux ébats des enfants des cours sablées mais des pelouses vives où se perdre en des jeux libres, loin de la surveillance des pions. La gymnastique et la natation deviennent des exercices passionnants, auxquels répond l'assiduité : par eux, simplement, les jeux se prolongent, aimables, aisés, harmonieux, ainsi qu'en *Icarie* les évolutions rythmées des grands enfants de Cabet. Jamais de batailles et seulement d'esthétiques luttes où se renforce la vigueur des beaux muscles. L'enfant se développe heureux dans la liberté et sans nul besoin de la vigilance attendrie des mères pour garer les faibles des violences de petits mâles plus robustes. Quelles mères actuelles même vaudraient de tels camarades? et l'on songe pour un contraste au pauvre Jacques Vingtras, fouetté au sang du matin au soir par sa mère, abruti de calottes, amarré cruellement en des vêtements ridicules qui provoquent les farces des gamins, aux Poil-de-Carotte allant à l'école comme à la délivrance. On songe surtout au petit Paul des *Images sentimentales*, négligé d'une mère abstraite en lectures romanesques, giffé, fouetté, battu, jeté à terre, foulé aux pieds par la violence autoritaire d'un père couvert par la même loi qui interdit à l'instituteur la moindre voie de fait. En un somptueux article paru récemment ici même, M. Paul Adam a résumé en quelques lignes ce beau roman où les souvenirs d'une enfance énévée de tant de tourments gardent une coloration surnaturelle et une grandeur bizarre d'hallucinations. Ainsi cesse de valoir, par l'affirmation de ces écrivains de pénétrante et juste observation, et d'admirable franchise, le principal grief — impossibilité de remplacer la mère — porté contre l'éducation communiste qu'avec les pédagogues rousseauiens proposent les romanciers idéalistes. Avec une sentimentalité lamartinienne de mysticisme humanitaire, en un style de sérénité morale et de patriarcale bonhomie, Mouchon nous promet que l'éducation des écoles de 1950 sera d'une tendresse toute maternelle, ne permettant aucun souci aux parents des futurs Émiles.

Par un égal amour de la jeunesse qui connaît la même exaltation de confiance, M. Émile Zola nous fait dans *Travail* le tableau idéal de sa Crèche, école mixte à l'image de Cempuis. *Fécondité* avait été trop uniquement un poème de la procréation, et les innombrables enfants de Mathieu Froment y grandissaient rapidement vers de magnifiques destinées sans paraître avoir jamais soumis à un régime scolaire leurs facultés naturelles. Ils y avaient poussé en plantes libres le long des chemins, au bord des champs vastement ensemenés. On sentait de ce fait une lacune que M. Zola a comblée. *Travail* est un poème de l'éducation, éducation des adultes vers le communisme, éducation dans le communisme de leurs enfants qui entrent ainsi de

plain-pied dans le bonheur. La Crèche est une école idéale, construite avec une grande et riante simplicité; avec ce seul luxe de la fraîcheur de la peinture et de la clarté des murs qu'excelle depuis peu à chanter l'âme, redevenue naïve, du maître de *La Curée*. Au reste, c'est surtout dans la cour qu'il montre, qu'il voit les écoliers, enfances ardentes à la joie, saines et rosées, composant de leurs ébats les plus florissantes tableaux. Les fêtes pastorales se multiplient, traînant dans la



Une vieille école de campagne, à Doux-Albat.

cour les guirlandes d'enfants et de fleurs entremêlées, sonnant les fanfares de chants en chœurs relevés de musique, prolongeant les jeux harmonieux aux rythmes de la liberté. M. Zola, très visiblement inspiré, lui aussi, par Cabet, établit en quelque sorte l'éducation physique de l'enfant sur le jeu et, au fond, il n'est peut-être rien de plus logique au point de vue non seulement naturaliste, mais de l'histoire naturelle, si l'on se rappelle les théories d'Herbert Spencer. Les jeux des animaux méritent d'être peut-être une révélation pour les pédagogues, et il est certain qu'ils sont les meilleurs exercices, la meilleure éducation instinctive du jeune animal vers la spéciale activité de sa vie adulte. Sans y avoir sans doute songé, mais par une opération subconsciente de logique, Zola, décrivant des jeux d'enfants, leur a donné un aspect d'irrégularité, d'entraînement désordonné, qui les rapproche beaucoup plus des ébats des jeunes bêtes que des jeux trop minutieusement réglés, et par là trop peu enfantins, usités dans les collèges. De là vient chez lui cet oubli de la gymnastique mécanique, préoccupation spéciale des réformateurs de la pédagogie que le roman n'a pas initiés à plus de nature : les Demolins, les Coubertin, les Rochard, sans doute trop enclins, après les Cabet et les Mouchon, à voir le seul mode de régénérescence physiologique dans les exercices militarisés de la gymnastique et des armes. Les romanciers veulent, au contraire, de l'exercice libre, non décomposé en mouvements fixes et mesurés, des courses folles par les sentiers, à la mode des chèvres. C'est ce régime, qui constitue la belle santé savoureuse des enfants de Paul Arène, d'Alphonse Daudet, de Jules Renard, de Camille Lemonnier et d'Octave Mirbeau (1), que Zola introduit dans l'école primaire. On s'est complu à longuement railler dans la presse ses visions à la Bernardin de Saint-Pierre, par le même esprit léger qui rabaisse la substantielle et toujours neuve partie pédagogique de *Paul et Virginie* au profit de la sentimentale. Cependant, en Amérique, où l'on a le génie de ne douter de rien, dès 1840, Fröbel, le Michelet anglo-saxon, créait les « jardins d'enfant », dont le nom seul est assez suggestif, vrais poèmes de pédagogie : en les salles claires, autour des tables familiales, les enfants s'assoient sur des chaises comme dans une maison amie auprès des camarades. Au jardin, ils jouent parmi les fleurs qui poussent librement sous la tutelle légère d'un jardinier (2). Les exercices gymnastiques y sont beaucoup moins militarisés qu'en Angleterre, où s'enseignent trop exclusivement nos publicistes. Les enfants y acquièrent une grâce qu'entretient un art encore en enfance, la *callisthé-*

(1) *Le Collège en plein soleil*.

(2) P. BONNARD, *L'Enseignement primaire à l'Exposition de 1900*. — P. BOURGET, *Outremer*.

